

ras du sol, avait fait un long détour et l'avait peu à peu encerclé.

La barbe grillée, son bonnet de peau de lièvre roussi, il se retrouva, on ne sait comment, dans sa propre maison.

Il en ressortit presque aussitôt pour crier, appeler au secours!

Mais sa voix se perdit dans le tumulte de l'incendie.

Le feu, presque éteint dans la propriété voisine, semblait prendre pour ainsi dire une revanche, en dévorant les bois qui appartenaient à l'avare.

Les bûcherons avaient été longtemps sans s'apercevoir que les bois de lord Fesse-Mathieu, eux aussi, étaient en flammes. Quand ils s'en furent rendu compte, ils refusèrent énergiquement d'aller continuer chez le baronnet leur travail de préservation.

—Ce vieil égoïste peut bien griller tout vif dans sa tanière! dit l'un ; ce n'est pas moi qui lèverais un doigt pour le sauver!

—Il n'a jamais secouru personne, dit un autre. Il n'est pas juste que l'on vienne à son secours!

—Qu'il crève! dit un troisième. Ce sera un bon débarras!

Par une malchance que l'on considéra plus tard comme un châtiment providentiel l'eau du Ruisseau rugissant trouvait son écoulement naturel dans le fossé du saut-de-loup qui entourait les bois de l'avare, de telle sorte que l'incendie put se donner libre carrière en cet endroit. Le feu dévora donc plusieurs hectares sans rencontrer d'obstacles, et il s'arrêta de lui-même à l'espace découvert qui se trouvait tout autour de la maison d'habitation.

Lord Burydan était d'un caractère trop généreux pour laisser les flammes dévorer les propriétés de son en-

nemi. Il fit honte aux travailleurs de leur égoïsme, et, suivi de Goliath, de Bob Horwett, de Kloum, de Noël Fless et de sa femme Ophélia, il entra dans les bois de l'avare.

Mais l'excentrique arriva trop tard. Lui et ses amis ne purent constater qu'une chose, c'est que le sinistre n'avait produit que des dégâts, somme toute, peu considérables dans les futaies de lord Fesse-Mathieu.

Ils se contentèrent donc de circonscrire par quelques fossés le feu qui couvait encore sourdement, propagé par les racines des arbres. Une petite pluie qui se mit à tomber acheva d'éteindre complètement les souches embrasées.

Ils se retirèrent complètement rassurés.

Noël Fless et Ophélia, qui étaient demeurés les derniers, allaient en faire autant, lorsqu'ils distinguèrent, au milieu d'un monceau de cendres, un squelette complètement carbonisé. Ophélia faillit s'évanouir, persuadée que c'étaient là les restes de l'avare.

—Grand Dieu! s'écria-t-elle, mon beau-père a été victime de l'incendie. Aussi, c'est notre faute; nous ne sommes pas accourus à son aide assez promptement.

Noël était devenu très pâle.

—Ce serait pour moi un éternel remords, s'il en était ainsi, murmura-t-il, mais je doute fort que ces ossements noircis soient ceux de mon père. Il n'a jamais porté des chaussures aussi fines.

Et il montrait une des bottines du défunt qui, par hasard, avait complètement échappé au feu.

—C'est vrai, s'écria la jeune femme dont la physionomie se dérida, je ne l'ai jamais vu que chaussé de gros sabots.